

論福樓拜《情感教育》中的時間經驗

舒卡夏*

國立政治大學

摘要**

在福樓拜作品的研究中，有關「時間」概念的議題，相對來說，至今較少有評論家的研究。為了盡可能彌補這一缺漏，本研究旨在思索《情感教育》中的時間經驗。除了分析小說中與時間的三個面向有關的主要議題：永恆的概念與行動的機制（現在）、不耐與延宕（未來）、懷舊與憂鬱（過去），本研究也將探討時間與道德之間的聯繫。文末，筆者將加入語意學與歷史的元素以對此書的標題作出詮釋，還有它與時間的密切關係。儘管歸因於福樓拜的反諷，他並沒有以明確的方式引起讀者注意到「時間」在其小說中的重要性，然而，這部作品正是緊密地圍繞著時間與空間的概念所建構的。

關鍵詞：福樓拜、情感教育、時間、經驗、道德

* 國立政治大學歐洲語文學系副教授

** 本文為科技部補助專題研究計畫的研究成果。計畫編號：MOST 108-2410-H-004-022。

The Experience of Time in Flaubert's *Sentimental Education*

Katarzyna Stachura*

National Chengchi University

Abstract**

The concept of time in Flaubert's works has received relatively little attention among critics. To fill this gap as much as possible, this work aims to offer an exploration of the experience of time in *Sentimental Education*. Apart from analyzing the principal problematics related to the three temporal dimensions in this novel: the concept of eternity and the mechanism of action (the present); impatience and procrastination (the future); nostalgia and melancholy (the past); this work will also focus on the links between time and morality. By way of conclusion, I will demonstrate an interpretation of the book title from both semantic and historical perspectives to show its strong connection with time. Although Flaubert has a great talent for irony, he does not explicitly draw his readers' attention to the importance of time in his novel. However, the author's work indeed centres around the concept of time and space, even though it is not explicitly stated.

Key words: Flaubert, *Sentimental Education*, time, experience, moral

* Associate Professor, Department of European Languages and Cultures, National Chengchi University

** The article is a result of a research project sponsored by the Ministry of Science and Technology, coded as MOST 108-2410-H-004-022.

L'Expérience du temps dans « *L'Education sentimentale* » de Flaubert

Katarzyna Stachura*

Université Nationale Chengchi

Résumé**

La notion du temps chez Flaubert a été relativement peu étudiée par la critique. Espérant combler, autant que cela se peut, cette lacune, ce travail propose une réflexion sur l'expérience du temps dans *L'Education sentimentale*. Outre les analyses des principales problématiques relatives aux trois dimensions temporelles dans ce roman – la notion de l'intemporel et le mécanisme de l'acte (le présent) ; l'impatience et la procrastination (le futur) ; la nostalgie et la mélancolie (le passé) – cette contribution se penchera également sur les liens du temps et de la morale, et donnera, en guise de conclusion, quelques éléments sémantiques et historiques en vue d'une interprétation du titre de cette œuvre, toujours en relation avec le temps. En effet, bien qu'en vertu de son ironie Flaubert n'attire pas l'attention du lecteur sur l'importance du temps dans son roman de façon explicite, celui-ci est construit, rigoureusement, autour des notions du temps et du lieu.

Mots-clés: Flaubert, *Education sentimentale*, temps, expérience, morale

* Professeure Associée, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi.

** Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par le Ministère de la Science et de la Technologie : MOST 108-2410-H-004-022.

1. Introduction

S'il est, dans la littérature, un sujet atemporel et inépuisable, c'est bien celui du temps. Certains écrivains l'abordent de façon frontale, tels Ronsard ou Lamartine. D'autres le mettent au cœur de leur écriture, pour ainsi dire « en creux ». Gustave Flaubert fait partie de ces derniers. En effet, bien que, connu pour son ironie, l'écrivain n'en parle pas de façon explicite, toutes ses œuvres – et tout particulièrement ses trois grands romans¹ – sont au fond construites autour des notions du temps et du lieu, dans la mesure où, comme on sait, ces œuvres explorent l'être et le réel. Or, comme le dit Gaston Bachelard, l'être est « une synthèse appuyée à la fois sur l'espace et le temps. Il est au point de concours du lieu et du présent : *hic et nunc* ; non pas ici et demain, non pas là-bas et aujourd'hui » (Bachelard 31). Être réellement, c'est donc, avant tout, être, vivre et agir au présent, un présent qui implique aussi, de par l'essence même du devenir, d'une part la fidélité au passé et d'autre part un espoir raisonnable dans l'avenir.

Différentes sont, dans l'univers flaubertien, les manières dont les personnages habitent cet « ici et maintenant », le seul aspect de la vie auquel on peut reconnaître une réalité. Il y a ceux qui adhèrent totalement au temps et au lieu – ce sont les cœurs simples : Charles Bovary, Louise Roque, Félicité ; et ceux qui sont en porte à faux avec ce paramètre capital de l'existence humaine – les âmes compliquées : Emma Bovary, Frédéric Moreau, Bouvard et Pécuchet... Ces derniers incarnent différentes manières de trahison d'eux-mêmes, résultant précisément de leur incapacité à saisir l'instant présent. Leur vie, distendue entre nostalgie, désir, ennui, fuite et remise au lendemain, ne peut que se solder par un échec, ne peut être qu'une vie gaspillée, à l'instar de ce temps fané qu'ils n'ont pas su faire fructifier au bon moment. Le prisme de la notion du temps devient ainsi un biais très intéressant pour analyser la psychologie des héros flaubertiens.

C'est ce que se propose de faire le travail que voici : retracer l'expérience du temps de Frédéric Moreau, le héros principal de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. Protégé par le destin, à l'abri du besoin, Frédéric ignore l'urgence de vivre et d'agir « ici et maintenant ». Aussi, peut-il se permettre le luxe d'un amour « romantique » pour Mme Arnoux, et fuir ainsi la réalité à travers les rêves et l'imagination. Hyperémotif, le moindre espoir de succès auprès de son icône sera pour lui une cause suffisante d'élanements fulgurants vers un avenir considéré

¹ *Madame Bovary, L'Éducation sentimentale, Bouvard et Pécuchet.*

comme acquis d'avance, comme plus réel que le présent même. Mais le réel se rappellera cycliquement à lui à travers Louise Roque, jeune fille envers laquelle il aura montré des velléités de mariage. L'idée de cette union, remise, pendant longtemps, à « plus tard », reviendra en force vers la fin du roman, quand Frédéric, las des passions infructueuses et nostalgique d'une vie simple, aura décidé de retourner à la campagne. Mais, « plus tard » ce sera trop tard : Louise aura déjà épousé son ami Deslauriers... Dans cette étude, conçue en quatre parties – relatives au présent, à l'avenir, au passé ainsi qu'aux liens du temps et de la morale –, je m'emploierai à démontrer, pas à pas, comment le non-respect du temps, et plus précisément de l'ici et maintenant, contribue à l'échec de la vie de Frédéric Moreau.

Un échec riche d'enseignements toujours actuels. Flaubert est en effet de ces écrivains qui sont atemporels, justement parce que plus qu'un temps historique, qui évolue sans cesse et qui diffère d'une époque à l'autre, il explore dans ses œuvres le temps des consciences individuelles qui, elles, sont transposables dans toutes les époques. Les contingences socio-historiques comptent beaucoup moins dans l'univers flaubertien, que les notions de vouloir, de force de caractère, d'action, de persévérance chez les individus qui peuplent ses romans. La morale de Flaubert, car il y en a une, ressortit précisément à une sorte d'éducation au sens large, philosophique, du terme, qui implique surtout le libre arbitre d'une conscience individuelle, censée, dans la dignité humaine qui est la sienne, savoir gouverner sa vie, advenue une fois pour toutes, dans un temps éphémère, strictement délimité et irréversible.

1.1. Le présent : une participation défaillante

Dans son livre, *Mémoire et personne*, Georges Gusdorf définit le présent comme « présence de l'esprit à sa propre expérience, mesure de son application au réel, de sa fidélité aux êtres et aux choses qu'il met en place, qu'il organise selon ses vues » (Gusdorf 18). En nous appuyant sur cette définition, nous allons analyser dans cette partie la participation de Frédéric Moreau au monde « ici et maintenant ». Or, cette participation est, à tous les égards, défaillante. Le présent, qui est, par définition, expérience d'immanence, est tout d'abord, dès les premières pages du roman, contourné, dépassé pour aller au-delà du concret vers une expérience de transcendance : nous voulons parler de l'amour « romantique » de Frédéric pour Mme Arnoux. Cet amour, intermittent, ambivalent, conditionnera tout au long du livre la « participation » du héros au présent. Mais, comme nous allons voir, il s'agira plutôt d'une absence que d'une présence au monde ;

d'une tendance à fuir le réel plutôt que de s'y appliquer.

1.1.1. Le refuge dans l'intemporel

La rencontre de Frédéric avec Mme Arnoux, dès les premières pages du roman, se déroule sous le signe d'une fascination, ou, pour le dire autrement, d'un ravissement extrême. Le mot « ravissement » est à entendre ici dans son sens fort, étymologique, de « rapt », d'« extase » (Baumgartner, Ménard), ce dernier terme ayant un sens spécifique d'« extase » mystique, religieuse. « Ebahi » par toute la personne de Mme Arnoux, Frédéric ressent à son égard une curiosité sans « limites » (Flaubert, *L'Education sentimentale* 41) ; elle lui inspire « une joie rêveuse et infinie » (44). Si on transpose les ressentis de Frédéric sur le plan temporel, qui nous intéresse ici, on peut constater que l'aura de Mme Arnoux arrache le jeune homme au temps de la vie réelle pour le transporter dans une sorte d'éternité, que nous allons appeler ici « l'intemporel ». On trouve une première occurrence de cette temporalité-là après le premier dîner chez les Arnoux. Ayant serré la main de Mme Arnoux, Frédéric n'arrive pas à contenir sa joie sur le chemin de retour : « Il n'avait plus conscience du milieu, de l'espace, de rien ; [...] il allait toujours devant lui, au hasard, éperdu, entraîné. [...] A l'horloge d'une église, une heure sonna, lentement, pareille à une voix qui l'eût appelé. Alors, il fut saisi par un de ces frissons de l'âme où il vous semble qu'on est transporté dans un monde supérieur » (84).

Cette temporalité abstraite, bien connue des « romantiques », se nourrit d'une idéalisation, voire d'une sanctification de la femme aimée². Et *L'Education sentimentale* ne déroge pas à la règle : « par la force de ses rêves » Frédéric pose d'emblée Mme Arnoux « en dehors des conditions humaines » (Flaubert, *L'Education sentimentale* 199), entendons : au-delà du temps, au-dessus du réel. Très nombreux sont les exemples de l'extrême respect du jeune homme envers son icône, avant les premiers signes d'une intimité : à côté d'elle, il se sent « moins important » sur la terre que les brindilles s'échappant de ses ciseaux ; après la visite de Mme

² On retrouve une telle sanctification de la femme aimée par exemple dans *Dominique* d'Eugène Fromentin (Fromentin 125-126). A ce sujet, Jean Borie écrit : « Frédéric se promène dans la vie les yeux fixés sur une image, à laquelle il rend un culte : est-ce cela l'amour ici-bas ? Ou Frédéric, à l'inverse des mystiques qui parviennent à aimer charnellement une présence immatérielle, réussit-il l'étrange miracle d'aimer mystiquement une femme réelle ? » (Borie 44).

Arnoux chez lui, il « contemple » le fauteuil où elle était assise ; une « crainte religieuse » le saisit devant sa robe qui lui paraît « démesurée, infinie, insoulevable » ... Cette sanctification arrive à son acmé au moment de leur rapprochement à Creil, – moment de « béatitude infinie », où Frédéric ose prononcer le prénom de Mme Arnoux – Marie – comme celui de la Vierge – « prénom fait pour l'extase ». C'est alors aussi qu'il lui avoue l'avoir « reconnue » lors de leur première rencontre. Curieuse logique du point de vue temporel qui peut néanmoins recevoir tout son sens si on l'éclaire par l'intérêt de Flaubert pour la gnose, le temps gnostique présupposant les retrouvailles d'amants célestes séparés dans l'hypermonde³ (« monde supérieur », chez Flaubert) pour être jetés dans la temporalité aliénante de l'ici-bas.

Le sentiment de béatitude, ressentie au plus fort de la « reconnaissance » gnostique comme « infinie », ne tarde pourtant pas, précisément, à prendre fin dans l'esprit de Frédéric, irrité par l'inaccessibilité de l'icône qu'il adore. C'est que cette sanctification, cette aspiration à se mettre en dehors, au-delà ou au-dessus des conditions humaines a tout du péché d'orgueil : qui vise le sommet s'expose à la chute. Vladimir Jankélévitch, le résume par la formule bien connue : « le mieux est l'ennemi du bien ». Au sujet de ce péché de transcendance, – ou d'outrecuidance – le philosophe écrit : « Comme le solstice ne dure qu'un jour, ainsi la conscience bienheureuse, parvenue au faite de la béatitude, ne s'y maintient que l'espace d'un instant : ce n'est pas tant la perfection qui est inaccessible, c'est plutôt le maximum qui est instable ; on peut y atteindre, mais on ne peut pas s'y tenir ! » (Jankélévitch 85) On ne saurait mieux dire, concernant le présomptueux héros flaubertien. Non que son amour pour Mme Arnoux disparaisse complètement, mais il se présentera dorénavant sous la forme d'un sentiment intermittent et – comme le veut la dialectique du sacré – fortement ambivalent, laissant autant de place à l'amour qu'à la haine. Autrement dit, cet amour n'est pas un amour dans un présent continu, mais dans l'instant, dans un temps éminemment éphémère.

Tout au long du livre, l'idéaliste Frédéric n'« aime » Mme Arnoux que pour s'abstraire du temps réel de la vie et se transporter dans une sorte de paradis loin des contraintes du temps. Dès que l'icône aura osé apparaître comme un être en chair et en os, affecté par les contingences de sa vie de

³ Voir, à ce sujet, par exemple, *La gnose et les gnostiques, des origines à nos jours* (Hureaux 71).

femme et de mère, de l'« ici et maintenant », – comme c'est le cas de leur rendez-vous manqué pour cause de la maladie de l'enfant de Mme Arnoux (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 301-305) – elle déchaînera la colère du jeune homme immature et égoïste et engendrera l'intervalle, plus ou moins longue, de son détachement d'elle.

1.1.2. Le difficile mécanisme de l'acte

Sacrifiant à son idéalisme juvénile, placé sous le signe du « tout ou rien », – le « tout » ce sont les instants de « félicité infinie » avec Mme Arnoux ; le « rien » – les déchaînements de colère anéantissante contre son idole – entre-temps, dans un présent discontinu, défaillant, Frédéric tente de faire « quelque chose » de sa vie. Mais, force est de constater que toutes ses tentatives d'actions constructives échouent, suite à son incapacité foncière à faire corps avec le temps, à impulser le présent par une volonté inébranlable. Voici quelques-uns des aspects – relatifs au temps – de ce que les psychologues appellent le mécanisme de l'acte, que nous pouvons relever chez notre héros : le découragement, la bougeotte et les occasions manquées. Ils témoignent tous, invariablement, de l'inajustement de Frédéric au temps.

Débordant de projets, dans tout ce qu'il entreprend, Frédéric se décourage pourtant très vite. Sa structure psychique fait que « tout l'attire, mais rien ne l'arrête » (Lacroix 140) en condamnant ainsi le héros flaubertien à ce que Georges Gusdorf appelle « les présents indifférents » : « Ils ne nous engagent pas, et nous le leur rendons bien, en refusant de les reconnaître. Présents de la médiocrité et de l'ennui léger » (Gusdorf 34). Le propos correspond bien à Frédéric. Venu à Paris étudier le droit, il n'assiste aux cours que « pendant quinze jours » (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 56), après quoi il les « abandonne » (57) pour s'adonner à des actions secondaires, de pure dilettantisme, enfin il tombe « dans un désœuvrement sans fond » (57). Le mécanisme d'inachèvement des actions entreprises se répète un peu plus tard : Frédéric se met à écrire un roman intitulé *Sylvio, le fils du pêcheur*, mais se décourage aussitôt, ne va pas plus loin, et son désœuvrement redouble (59). Le réflexe d'abandonner l'action entreprise devient une seconde nature chez Frédéric, puisqu'il se reproduit souvent dans son esprit velléitaire : pour preuve ses séances de peinture chez Pellerin, pour lesquelles Frédéric passe « des heures » (88) entièrement seul dans l'atelier. Ressentant d'abord un bien-être intellectuel, très vite il « abandonne son ouvrage » pour s'absorber dans

une sorte de stupeur catatonique⁴, – dans laquelle, abstrait du temps réel, comme immobilisé dans sa conscience, – il retrouve « continuellement au fond de chaque idée le souvenir de Mme Arnoux » (89). C'est, en général, l'inaccessibilité de cette dernière qui est à l'origine d'autres accès de cette nature. L'absence de Mme Arnoux à son domicile lors de la première visite de Frédéric a comme conséquences le découragement, « trois mois d'ennui », un désœuvrement accompagné de tristesse, enfin des états de rêverie stuporeuse : « Il passait des heures à regarder, du haut de son balcon, la rivière qui coulait entre les quais grisâtres, noircis de place en place, par la bavure des égouts, [...]. C'était par derrière, de ce côté-là, que devait être la maison de Mme Arnoux » (89).

Cette prostration, ce temps figé n'excluent pas pour autant, chez Frédéric, d'autres moments, des réactions de nature opposée. En vertu de la dialectique spirituelle qui caractérise les personnalités instables dont il fait partie, les états catatoniques sont souvent suivis chez lui de « syndrome gyrovague » (Forthomme 419), c'est-à-dire de la bougeotte malade, à laquelle notre héros s'adonne surtout dans la première moitié du roman, pour remplir le vide de son existence. L'étudiant désœuvré, il fait des « courses interminables » (Flaubert, *L'Education sentimentale* 60) dans Paris et chaque femme aperçue sur son chemin dirige ses pensées vers Mme Arnoux. Au lieu de préparer ses examens, il accompagne Arnoux dans un estaminet, où il reste « jusqu'à minuit, sans savoir pourquoi, par lâcheté, par bêtise, dans l'espérance confuse d'un événement quelconque favorable à son amour » (100). Comme un tel événement tarde à se produire, pour « fuir » (59,98) le temps et lui-même, Frédéric « vagabond[e] dans les rues » (109), « err[e] » (148) dans les bals où l'emmène Arnoux, « march[e] [...] sans rien voir, « au hasard ». Ne trouvant pas la force de mettre en œuvre l'idée de suicide qu'il conçoit une nuit de désespoir, il se remet à « marcher », s'endort sur un banc, entre se requinquer dans un cabaret des Halles. « Après quoi, jugeant qu'il était encore trop tôt, il flâna aux alentours de l'Hôtel de Ville, jusqu'à huit heures et un quart » (110).

C'est aussi jugeant qu'il est « encore temps » qu'il manque toutes les occasions propices à donner à sa vie une direction constructive. Plus loin, nous parlerons de l'occasion manquée d'épouser Louise Roque. Evoquons ici en quelques mots les possibilités non exploitées de s'enrichir grâce à la

⁴ La catatonie est une « perte de l'initiative motrice » qui entraîne une « rupture d'avec le monde extérieur ». Voir, à ce sujet, par exemple, *La maîtrise de soi. Psychopathologie de la volonté* (Chauchard 90).

relation avec le banquier Dambreuse. Les deux aspects sont d'ailleurs liés, le Père Roque étant en affaires avec ce dernier. Les deux hommes maîtrisant parfaitement les rouages de l'ascension sociale et soucieux de la « carrière » de Frédéric, celui-ci n'a qu'à saisir les perches – celle du mariage et celle des affaires – qui s'offrent à lui, pour « se pousser ». Dambreuse propose en effet au protégé du père Roque des transactions sûres, susceptibles de faire fructifier rapidement sa fortune, moyennant un petit investissement. C'est ce qui, d'un point de vue de la philosophie du temps, s'appelle le « *kaïros* »⁵, le moment opportun, l'occasion d'agir « ici et maintenant » pouvant avoir un retentissement positif à long terme. Mais Frédéric ne sera pas à ce rendez-vous du destin, préférant prêter la somme à investir à ... Arnoux qui, ruiné, est sur le point de quitter Paris pour fuir ses créanciers. Mais Flaubert soulignera ironiquement la notion du « *kaïros* » dans la vie de son personnage : tout au long du roman, le timide Frédéric est obsédé par l'idée de saisir « l'occasion » (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 226) de se déclarer à Mme Arnoux, et de « profiter de la circonstance » (230) pour embrasser Rosanette...

1.2. L'avenir : pas encore advenu mais déjà possédé

Des trois dimensions temporelles, l'avenir est celle qui est, par définition, la moins réelle, pour la simple raison qu'il n'est qu'à venir, qu'il n'existe pas encore. « On comprend bien que la pensée de l'avenir soit toujours accompagnée pour nous d'un sentiment d'insécurité et d'inquiétude. L'avenir est essentiellement non possédé. » (Lavelle 276), écrit Louis Lavelle dans *Du temps et de l'éternité*. Or, tel ne semble pas être le cas de Frédéric Moreau, qui, au contraire, s'ennuyant dans le présent, montre des accès de confiance excessive dans l'avenir. Dans ce qui suit, nous allons analyser deux façons dont « dispose » le héros flaubertien pour « posséder » l'avenir. Tout d'abord : les élancements irrationnels vers le futur, en s'abstrayant totalement de la logique temporelle, inévitable, des fins visées et des moyens d'y parvenir. Ensuite : la procrastination, c'est-à-

⁵ Le « *kaïros* » est qualifié par Giorgio Agamben de « brusque et soudaine coïncidence », constituant le modèle de l'action et de la décision : « l'homme décide de saisir l'occasion, accomplissant sa vie dans l'instant. Soudain, le temps infini et quantifié se trouve délimité et rendu présent : [...] Le *kaïros* est la « main forte » que l'homme prête à sa propre vie et qui l'arrache radicalement à la servitude du temps. » (Agamben 126).

dire la remise à un « plus tard » perçu par Frédéric comme une sorte de « garantie » d'un futur censé l'attendre mais qui ne l'attendra pas.

1.2.1. L'impatience de jouir

Tout comme on peut distinguer chez Frédéric différentes façons d'investir le présent (inachèvement d'actes entrepris, prostration catatonique, vagabondage), il existe également différentes modalités de vivre l'avenir pour le héros flaubertien. Nous allons en analyser deux ici : l'élan euphorique vers l'avenir ; et le contraire de ce dernier : la procrastination, c'est-à-dire la remise au lendemain.

Les élancements euphoriques vers l'avenir se trouvent à l'opposé des états catatoniques dont nous avons parlé plus haut. Si la catatonie de Frédéric se manifeste par un temps figé, immobilisé, ses états d'euphorie sont invariablement accompagnés d'élans fiévreux vers l'avenir, qui accélèrent pour ainsi dire le flux temporel au point de le poser – dans son esprit ou son imagination – comme déjà advenu, possédé. Cette façon d'aller vite – appelée en psychologie « dromomanie », ou maladie de la vitesse – est très fréquente dans *L'Education sentimentale* et atteste invariablement l'hyperémotivité du héros flaubertien. On en trouve une occurrence après la première visite de Frédéric chez Mme Arnoux. Conclue par la poignée de main échangée avec la femme qui est dorénavant son obsession, cette visite bouleverse littéralement le jeune homme indécis et velléitaire et fait naître en lui une confiance excessive – autant dire illusoire, malsaine – dans son avenir : il « se décide » tout d'un coup, sur le chemin de retour, à devenir peintre, pour se rapprocher de Mme Arnoux. « Il avait donc trouvé sa vocation ! Le but de son existence était clair maintenant, et l'avenir infaillible » (Flaubert, *L'Education sentimentale* 84). Cette « vocation » soudaine, censée le propulser vers un avenir certain, s'exercera avec peine – rappelons-nous les séances de peinture chez Pellerin, interrompus au profit de rêveries stuporeuses – , pour être, finalement, abandonnée pour de bon.

Ces élancements fiévreux vers le futur, motivés, cycliquement, par les espoirs de posséder son « grand amour », sont accompagnés systématiquement, dans le cas de Frédéric, de descriptions de cet avenir considéré d'ors et déjà comme « infaillible » (84), plus sûr, plus réel que le présent même – ce dernier employé à dormir, rêver, s'abstraire du temps, remettre au lendemain, vagabonder... Ainsi, après l'épisode du carrosse où a lieu une première complicité entre Frédéric et Mme Arnoux : encouragé, désireux d'éblouir la femme aimée, « dès le lendemain », Frédéric se met à

travailler « de toutes ses forces » pour devenir avocat. Son imagination brûle les étapes et franchit les difficultés : en un clin d'œil le futur est littéralement « possédé » : « Il se voyait dans une cour d'assise, [...] ; puis, à la tribune de la Chambre, orateur qui porte sur ses lèvres le salut de tout un peuple, noyant ses adversaires sous ses prosopopées, les écrasant d'une riposte, avec des foudres et des intonations musicales dans la voix, ironique, pathétique, emporté, sublime. Elle serait là, quelque part, au milieu des autres ; [...] ; ils se retrouveraient ensuite ; et les découragements, les calomnies et les injures ne l'atteindraient pas, si elle disait : « Ah ! cela est beau ! » en lui passant sur le front ses mains légères » (118). Résultat de ce regain de force : il fut reçu à son dernier examen ; ensuite : nouveaux objectifs ambitieux sur l'avenir : dans dix ans être député, dans quinze ans, ministre ; et, entre-temps – devenir l'amant de Mme Arnoux (119). « Il n'apercevait, dans l'avenir, qu'une interminable série d'années toutes pleines d'amour » (120).

Ce mécanisme d'élancements euphoriques vers l'avenir rythme tout le roman. Ayant enfin appris, par lettre, qu'il héritait, dans son imagination fulgurante, avec cet argent, Frédéric a déjà apporté un cadeau à Mme Arnoux, changé de livrée, meublé sa future maison, acquis des vases de Chine et des tapis ... avant même de partager le contenu de la lettre avec sa mère (129-130). La même ivresse et les mêmes symptômes de la maladie de la célérité, dans la diligence le menant à Paris : « Comme un architecte qui fait le plan d'un palais, il arrangea, d'avance, sa vie. Il l'emplit de délicatesses et de splendeurs ; elle montait jusqu'au ciel ; une prodigalité de choses y apparaissait ; et cette contemplation était si profonde, que les objets extérieurs avaient disparu » (133). M. Dambreuse lui proposant de se présenter aux élections pour l'Assemblée nationale : « C'était l'heure de se précipiter dans le mouvement, de l'accélérer peut-être [...]. Déjà, il se voyait en gilet à revers avec une ceinture tricolore » (321) Attiré par l'idée de tuer Arnoux au poste de garde ..., « palpe déjà » (338) son bonheur avec Mme Arnoux. Louise parle mariage – lui, amoureux de Mme Dambreuse, a la « certitude » qu'« un bien autre avenir lui était réservé ! » (371) Enfin, cet avenir « infallible », c'est, surtout, l'immense fortune de M. Dambreuse, mort, qui « allait, [...], lui appartenir ! » (398) par le biais du mariage avec Mme Dambreuse. Et puisque cet avenir est déjà possédé, comme à l'annonce de l'héritage à Nogent, tout en veillant le mort, le « futur député » réarrange déjà « sa » future maison, sans oublier « d'organiser en bas une salle de bains turcs. »

Il y a, évidemment, beaucoup d'ironie flaubertienne dans les visions « fulgurantes » que Frédéric a de son avenir. On peut même y voir une

parodie d'une figure de style relative au temps : l'hypotypose. Courante dans le roman réaliste du XIX^e siècle, mais aussi dans le théâtre classique, cette figure consiste dans la description détaillée de la réalité et a pour but d'accentuer l'effet de présence et de réel⁶. Mais, d'un point de vue temporel, c'est surtout le passé – le temps de la mémoire – que l'hypotypose fait revivre en le rendant, par les moyens stylistiques appropriés, comme présent. Or, dans le cas de Frédéric Moreau, il ne s'agit pas en l'occurrence de descriptions du passé, mais de l'avenir, autrement dit du temps de l'irréel, de l'incertain par excellence, pourtant perçu par notre personnage comme « infaillible », absolument sûr. Une façon pour Flaubert de se moquer des mécanismes du désir (d'« une urgence de jouir ») qui exposent ses héros à méconnaître la logique du temps, ainsi que celle des fins et des moyens.

1.2.2. La procrastination ou le refus de se déterminer

La meilleure façon de démontrer le mécanisme de la procrastination de Frédéric Moreau est de retracer ses velléités de mariage avec Louise Roque, sa voisine à Nogent.

Psychologiquement parlant, Louise est le contraire de Frédéric : entière, spontanée, sachant ce qu'elle veut. Et ce qu'elle veut, dès la première rencontre avec Frédéric, c'est de devenir plus tard sa femme (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 127). Une amitié pleine de tendresse lie les deux jeunes gens, mais le départ de Frédéric pour Paris, après avoir touché l'héritage de son oncle, interrompt cette relation naissante, au grand dam de Louise. L'image de la jeune fille un peu sauvageonne reviendra à plusieurs reprises dans l'esprit de Frédéric, toujours comme un investissement possible, constamment différé et jamais réalisé. Si, en théorie, les raisons qui poussent à la procrastination peuvent être variées, dans le cas de Frédéric, son ajournement du mariage avec Louise dénote deux caractéristiques fondamentales de sa personnalité, étroitement liées l'une à l'autre : sa veulerie et son refus de se déterminer. Passant déjà, dès le début du roman, aux yeux de sa famille et de l'entourage nogentais, pour le « futur » (268) de Mlle Louise – sans pour autant qu'un engagement clair n'ait été prononcé entre les deux jeunes gens – Frédéric aura beaucoup de mal à honorer la promesse tacite.

⁶ «L'hypotypose désigne une figure de rhétorique qui fait la description d'une chose, comme si elle la mettait devant les yeux, de façon animée et vivante». (Jarrety 218)

De retour à Nogent, Frédéric retrouve sa voisine. Complices en apparence, pour autant leurs états d'esprit diffèrent totalement. Frédéric, en romantique velléitaire, évoque des souvenirs d'enfance de Louise (« Vous souvenez-vous... ? », « Il lui rappela... » (268)). Mais ces souvenirs ont peu de charme pour Louise, qui, elle, ne pense qu'à aujourd'hui et à demain. Demain – c'est le mariage. Aujourd'hui – le moment de se déclarer l'amour. Au sujet de l'amour de Louise, Flaubert écrit que c'était « un de ces amours d'enfant qui ont à la fois la pureté d'une religion et la violence d'un besoin » (275). Aussi, contrairement à Frédéric, ne trouve-t-on en elle aucune tergiversation, nul atermoiement, rien que l'urgence d'un besoin, celui de s'offrir, corps et âme, sans attendre, à son amour. Les allusions de la jeune femme n'y faisant rien, c'est donc elle qui se déclare par un franc « Veux-tu être mon mari ? » Mais, Frédéric ne partage pas ce sentiment d'urgence et s'en sort par un vague : « Je ne demande pas mieux. » (277), suivi aussitôt de la décision de regagner Paris. Pourquoi ? Parce que sa mère « le pressait tellement » (278) et que « Mlle Louise l'aimait si fort, qu'il ne pouvait rester plus longtemps sans se déclarer. Il avait besoin de réfléchir, il jugerait mieux les choses dans l'éloignement » (278).

Ayant ainsi fait attendre les Roque pendant de longs mois, Frédéric retrouve M. Roque et Louise à une soirée chez Dambreuse, soirée lors de laquelle la jeune fille subit l'indifférence de son « futur », amoureux déjà de Mme Dambreuse, et les moqueries de cette dernière. Après le dîner, Frédéric et Louise marchent ensemble ; elle saisit son bras – ne lui appartient-il pas déjà ? « Ah ! enfin ! enfin ! Ai-je assez souffert toute la soirée ? Comme ces femmes sont méchantes ! [...] » (370). Louise essaie ensuite de comprendre l'attitude perfide de l'homme qu'elle espère bientôt épouser : « D'abord, tu pouvais bien me parler en entrant, depuis un an que tu n'es venu ! – Il n'y a pas un an, dit Frédéric, heureux de la reprendre sur ce détail pour esquiver les autres. – Soit ! Le temps m'a paru long, voilà tout ! Mais, pendant cet abominable dîner, c'était à croire que tu avais honte de moi ! Ah ! je comprends, je n'ai pas ce qu'il faut pour plaire, comme elles. – Tu te trompes, dit Frédéric. – Vraiment ! Jure-moi que tu n'en aimes aucune ! Il jura. – Et c'est moi seule que tu aimes ? – Parbleu ! Cette assurance la rendit gaie » (370). Si Frédéric n'est plus à un parjure près..., dans sa naïveté, Louise lui avoue qu'elle s'inquiétait pour lui, qu'elle avait peur qu'il soit tué dans les émeutes, qu'elle voulait le revoir le plus vite possible. « Je n'y tenais plus ! », résume-t-elle.

Dans ce qui précède, on constate les différences flagrantes dans la perception du temps chez les deux personnages, différences qui dénotent un fossé sur le plan de leurs intentions respectives. Si Louise n'y tenait plus

de revoir Frédéric, si son approximation dans l'estimation du temps de son absence n'a pour but que de dire qu'il lui manquait pendant tout ce temps-là, et qu'elle est impatiente de le voir honorer sa promesse du mariage, Frédéric, lui, se focalise sur un détail sans aucune importance (il n'y a pas un an..., seulement dix mois) afin de masquer son manque de motivation concernant ce qu'il a promis. Grisé par son succès auprès de Mme Dambreuse, Louise lui apparaît soudainement « comme une petite personne assez ridicule ». Ne parlant que pour remplir le vide, il lui demande : « As-tu bien réfléchi à cette démarche ? – Comment ! s'écria-t-elle, glacée de surprise et d'indignation. » Frédéric se lance ensuite dans « un verbiage très embrouillé », qui ne fait que révéler, une fois de plus, son penchant à la procrastination, consécutif à sa veulerie : « le plus raisonnable était de patienter quelque temps » (371). Après quoi, prétextant un rendez-vous chez Dussardier, il « monta en courant les quatre étages de Rosanette » (371).

Dans sa perversité, Frédéric opte pour l'attente et la réflexion, invente des obstacles à son mariage avec Louise, mais il « court » sans se poser une seule question sur son état d'esprit pour passer la nuit chez Rosanette. En pleine nuit, Louise désire soudainement aller lui parler. « Elle ne pouvait attendre. Elle voulait le voir tout de suite » (372). A l'objection de Catherine, sa bonne, lui disant que « ce n'est pas convenable pour une demoiselle », Louise rétorque sur un ton d'une évidence absolue : « Je ne suis pas une demoiselle ! Je suis sa femme ! Je l'aime ! » (372) Les deux femmes se mettent en route, bravant la nuit, le froid, l'autorité du père de Louise, les plaisanteries grivoises d'une patrouille de gardes nationaux... Tout cela pour apprendre, une fois arrivées devant la porte de Frédéric, qu'il n'est pas là, que cela fait près de trois mois qu'il ne couche pas chez lui.

1.3. Le passé : entre nostalgie et mélancolie

L'être humain ne peut s'inscrire dans l'histoire du monde qu'en traversant les trois phases du temps et en convertissant son existence possible en une existence accomplie. Par notre volonté, notre détermination et nos actions, l'avenir accède au réel au sein du présent, lequel, à son tour, et à l'instant même où il se forme, est relégué dans le passé, dont la principale caractéristique est d'être irréversible. Evoluant dans une totale dyschronie (Amado Lévy-Valensi 183), c'est pourtant le souhait de Frédéric : réinvestir, en quelque sorte, le passé. Après avoir refusé de s'engager auprès de Louise par un acte fort et responsable – le mariage – à un moment propice du présent (kairos), il ressent, à la fin du livre, l'envie de

retrouver ce « possible »-là, censé l' « attendre », réservé pour « plus tard ». Mais, « plus tard », ce sera trop tard. L'histoire du monde est remplie d'errements, de défaillances et de regrets de ceux qui l'habitent. Les personnages flaubertiens ont cette particularité que tout en percevant la vanité universelle, ils sont pris dans ses filets sans pouvoir s'en dégager. C'est ce que nous allons voir à présent.

1.3.1. *Nostos*, le retour... (dans l'espace et dans le temps)

« Le sauvage : Adieu donc, adieu ! [...]. Une voix m'a dit : Marche ! et il y avait en elle quelque chose qui m'attirait et me charmait, adieu ! adieu ! / Le génie du sauvage : « Arrête ! Arrête ! [...] il y a du malheur dans l'avenir. [...] Comme la mousse est fraîche et verte, comme le torrent mugit, plein d'écume ! Te faut-il donc d'autres fleurs que celles des bois, d'autres musiques que la cascade qui tombe, d'autres amours que les baisers d'Haïta, d'autres bonheurs que ta vie ? Non ! tu as en toi du plomb fondu qui te brûle, ton cœur est un incendie, prends garde ! avant qu'il ne soit cendres ton corps tombera de pourriture et d'orgueil. D'autres comme toi sont partis, hélas ! vers la cité des hommes. [...] Et on ne les a plus revus ! » (Flaubert, *Smar* 573-574) Mais le sauvage n'écoula point la voix de l'Ange...

Comme le Sauvage de *Smar*, Frédéric ressentit l'appel des chimères et quitta à deux reprises sa province (Nogent) pour partir vers la cité des hommes (Paris), vers un avenir qu'il désirait grandiose. Par là même il renonça à se faire clerc d'avoué à Troyes (comme lui conseillait sa mère – son génie) pour se rêver avocat, ministre, député ; et à épouser sa Haïta à lui – Louise Roque, la petite sauvageonne qui l'aimait d'un amour sincère, pour s'avilir dans les passions infructueuses. Pendant que Louise l'attendait, « sur la mousse fraîche et verte », de son jardin à Nogent, lui, oubliant ses promesses envers elle, suivait les voix chimériques dans sa grotesque odyssee parisienne. Jusqu'au lendemain de la vente aux enchères des Arnoux, suivie de l'annulation de son mariage avec Mme Dambreuse. Ce jour-là, « perdu dans les décombres de ses rêves », dégoûté de la vie factice qu'il avait menée jusque-là, Frédéric souhaite le bonheur simple loué par le génie du sauvage dans *Smar* : « la fraîcheur de l'herbe, le repos de la province, une vie somnolente passée à l'ombre du toit natal avec des cœurs ingénus » (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 435). Le surlendemain, il partit pour Nogent, en ruminant, dans le train, tout son passé. « Le souvenir de Louise lui revint. « Elle m'aimait celle-là ! J'ai eu tort de ne pas saisir ce bonheur... Bah ! n'y pensons plus ! » Puis, cinq minutes

après : « Qui sait, cependant ?... plus tard, pourquoi pas ? » Malade de la maladie du retour dans le temps et dans l'espace – la nostalgie – Frédéric, s'approchant des prairies de Sourdun, retrouve, toujours par l'énergie de l'hypotypose, la présence et le charme innocent et sauvage de Louise : « il l'aperçut sous les peupliers comme autrefois, coupant les joncs au bord des flaques d'eau [...] ; » Descendu du train, « il s'accouda sur le pont, pour revoir l'île et le jardin où ils s'étaient promenés un jour de soleil [...] » (435). Après l'avoir fait revivre par la force de son imagination, Frédéric espère revoir Louise en chair et en os, sortie peut-être dans le jardin. Il la verra, mais ce ne sera pas dans son jardin – ce petit paradis du passé dont le souvenir fait battre maintenant son cœur – mais, un peu plus loin, à l'église, en train de se marier avec Deslauriers...

Ainsi, *L'Éducation sentimentale* apparaît comme le roman de tous les ratages, y compris celui du retour⁷, ou, plus précisément du retour dans l'espace : « Honteux, vaincu, écrasé » par le mariage de Louise avec son ami Deslauriers, Frédéric « retourna vers le chemin de fer, et s'en revint à Paris » (436). Mais, peut-être pas dans le temps – et c'est là précisément le côté positif, vivifiant, de ce roman de la facticité, des désirs et des illusions perdues. Car, il faut relire les dernières pages du roman : Frédéric et Deslauriers, « réconciliés encore une fois, par la fatalité de leur nature qui les faisait toujours se rejoindre et s'aimer » (442), résumant les échecs de leurs vies au coin du feu, par un soir d'hiver : l'un – Deslauriers (quitté, depuis, par Louise) – ayant péché par excès de logique ; l'autre – Frédéric – par excès de sentiment. « Ce n'est pas là ce que nous croyions devenir autrefois, à Sens, quand tu voulais faire une histoire critique de la Philosophie, et moi, un grand roman moyen âge sur Nogent [...] ». Te rappelles-tu ? Et, exhumant leur jeunesse, à chaque phrase ils se disaient : « Te rappelles-tu ? » Mais, force est de constater que cette nostalgie-là, cette prise de conscience de l'écart entre les rêves et la réalité ne sont ni tristes ni amères. Il s'en dégage, au contraire, une énergie positive, qui est, à coup sûr, celle de l'amitié, présentée au début du chapitre comme une « fatalité », quelque chose d'éternel, qui condamne deux âmes à se rejoindre « toujours ». Comme si le temps des errances, des échecs et des trahisons avait été tout d'un coup aboli, les deux amis, réconciliés, se transportent, l'espace d'un soir, dans le temps de l'innocence de leurs jeunes années, en se remémorant l'histoire de leur première visite chez la Turque, tenancière

⁷ Contrairement, par exemple, à *Dominique* d'Eugène Fromentin, qui est, rappelons-le, l'histoire d'un retour réussi aux sources de la jeunesse.

d'une maison close : leur timidité, l'embarras devant les « filles », enfin la fuite... Cette histoire, ils « se la contèrent prolixement, chacun complétant les souvenirs de l'autre ; et, quand ils eurent fini : – C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Frédéric. – C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Deslauriers » (445).

Ainsi donc, à l'expérience de la dyschronie – arrivé « trop tard », Frédéric « perd » sa femme en la personne de Louise – succède, dans *L'Education sentimentale*, l'expérience d'euchronie – le bonheur de retrouvailles avec Deslauriers, un ami – l'ami de toujours. Les souvenirs d'enfance que les deux personnages se content, avec tant de chaleur, n'ont ni plus ni moins que la valeur d'un âge d'or, d'une perfection retrouvée. Ces souvenirs, c'est le temps « arrêté » sur l'enfance, sur le bonheur pur de vivre, de l'extrait de *Smar* que nous avons cité au début de ce chapitre. L'innocence d'avant l'inévitable corruption de l'être temporel, condamné fatalement à pervertir les valeurs en grandissant.

1.3.2. Universelle vanité...

Flaubert, écrivain baroque ? Connue pour son pessimisme et sa lucidité démythificatrice, dans ses grands romans, Flaubert a créé des personnages qui nous donnent bel et bien l'impression d'être, comme le disaient les poètes baroques, des « balles jetées par une main invisible ». Vus de plus près, Emma Bovary, Frédéric Moreau, Bouvard et Pécuchet, trahissent en effet la principale obsession flaubertienne : celle de ne pouvoir percevoir l'être humain autrement que comme une créature inadaptée à la vie dans le monde de l'ici-bas. Mais la caricature de l'inconsistance psychique de ses personnages s'inscrit toujours, chez Flaubert, dans une inconsistance plus abyssale encore : celle du monde lui-même. Le sentiment d'une telle vanité universelle qui caractérise notamment l'âge baroque, pour qui tout ce qui se déroule sous le soleil n'est que « vanité et poursuite de vent », caractérise invariablement le rapport des personnages flaubertiens au monde, au temps, au progrès des sciences, à la fiabilité des connaissances humaines, à l'histoire, au sens même de la vie.

Dans *L'Education sentimentale* on trouve une première occurrence de cette mélancolie-là au début du roman, quand, découragé par son insuccès auprès de Mme Arnoux, Frédéric est visité par des pensées suicidaires en contemplant la lune et en rêvant « à la grandeur des espaces, à la misère de la vie, au néant de tout » (109). Mais c'est surtout l'excursion à Fontainebleau avec Rosanette, à la fin du livre, qui est pour Flaubert l'occasion d'accentuer le sentiment de mélancolie qu'inspire à son héros le

flux temporel dans lequel le monde est plongé depuis son avènement à l'existence, et qui s'appelle communément l'histoire. Frédéric et Rosanette se promènent dans le parc, visitent le château. Pendant que « cette exhalaison des siècles » ennuie prodigieusement cette dernière, Frédéric, lui, songe, avec ferveur et mélancolie, à tous les personnages qui avaient hanté ces murs à travers le temps. Au sujet de cette rêverie inhérente au passage du temps, à l'histoire humaine et à ses aléas, Flaubert écrit : « Les résidences royales ont en elles une mélancolie particulière, qui tient sans doute à leurs dimensions trop considérables pour le petit nombre de leurs hôtes, au silence qu'on est surpris d'y trouver après tant de fanfares, à leur luxe immobile prouvant par sa vieillesse la fugacité des dynasties, l'éternelle misère de tout » (344).

L'excursion à Fontainebleau superpose deux temporalités : le temps de l'histoire – l'histoire des siècles passés à travers la visite du château, mais aussi l'histoire récente, par le biais d'échos venant des émeutes révolutionnaires en cours – et le temps de la nature : pendant que l'histoire, ne pouvant faire autrement, se déroule – avec son lot d'espairs, d'illusions, de souffrances et d'absurdités – le ciel d'Apremont est bleu, les oiseaux chantent dans les arbres, la bruyère en fleur colore la lande de rose, les papillons volent, les écureuils sautent sur les branches... Le mystère de la création, l'imperturbabilité du temps cosmique par rapport au caractère mouvant du temps historique ont un fort impact sur Frédéric qui ressent le vertige devant l'éternité du monde naturel. Les roches de la forêt de Fontainebleau, fascinantes de par leur aspect protéiforme, lui font penser à une cité disparue, à des volcans, à des déluges, aux grands cataclysmes ignorés. « Frédéric disait qu'ils étaient là depuis le commencement du monde et resteraient ainsi jusqu'à la fin ; [...] » (347). Si la nature possède la faculté de se régénérer pour durer éternellement, il n'en est pas de même des êtres humains, créatures par essence éphémères, limitées à une minuscule portion de temps sur la terre. Flaubert ne manque pas d'illustrer cette vérité avec la mort de Dambreuse, qui survient peu de temps après l'épisode de Fontainebleau. « Elle était finie, cette existence pleine d'agitation ! » (398), écrit-il. Et le jour de l'enterrement du banquier : « La terre, mêlée de cailloux, retomba ; et il ne devait plus en être question dans le monde » (403).

Tout comme les existences, les passions humaines s'évanouissent dans l'ici-bas, qui est le règne implacable du temps et de l'illusion. Si la mélancolie de la finitude et de l'imperfection humaine est lisible tout au long de l'histoire racontée, c'est l'avant-dernier chapitre du roman – les retrouvailles de Frédéric avec Mme Arnoux, seize ans plus tard – qui en

constitue le point d'orgue. « Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il revint. Il fréquenta le monde, et il eut d'autres amours encore. [...] » (437). C'est comme si à travers cet excipit condensé à l'extrême et rythmé par des passés simples parmi les plus célèbres de la littérature française, le narrateur nous disait : que voulez-vous que je vous dise de plus ? n'avez-vous pas encore compris que tout est vanité et poursuite de vent ? Créature cinétique, il fit ce qu'il avait toujours fait : il s'agita pour remplir le temps, dans l'éternelle monotonie des jours et des années ; il fut ballotté de-ci de-là, comme une balle par une main invisible... Mais – Mme Arnoux, son « grand amour », son « infini », que Frédéric soupçonne d'être venue pour s'offrir ? La finitude – les cheveux blancs de Mme Arnoux – aura vite fait de vaincre le fantasme de « l'infini » dans l'esprit du jeune homme. Il évoquera le charme du passé⁸ pour ne pas affronter les désillusions du présent, en comparant au passage son cœur à de la poussière qui « se soulevait » autrefois derrière les pas de son icône. Elle, elle parlera au présent mais ce présent n'en dira pas moins l'illusion et l'irréalité : « – Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain, comme le son d'une cloche apporté par le vent ; [...] » (439). Un cœur qui appelle l'image de la poussière ; les paroles d'amour qui renvoient à la métaphore biblique de la poursuite du vent ... Un silence comme un abîme entre deux cœurs, des adieux, une bénédiction, une Mme Arnoux qui s'éloigne pour toujours. « Et ce fut tout. » (441)...

1.4. Temps et morale

Flaubert est connu pour être un écrivain excellent dans le grotesque et l'ironie. La notion de grotesque implique une incursion dans les coulisses de la vie dont la principale conséquence est de créer une sorte de malaise moral dans l'esprit du lecteur. Du moins, c'est ainsi que nous l'entendrons dans cette partie de notre travail, en rappelant les articulations morales des relations simultanées – en même temps – de Frédéric avec les quatre femmes : Mme Arnoux, Louise, Rosanette et Mme Dambreuse. Des deux sens principaux de la notion de l'ironie, quant à elle, celui d'interroger en

⁸ « Quel ravissement il avait eu la première fois, en l'entendant chanter ! Comme elle était belle, le jour de sa fête, à Saint-Cloud ! » (Flaubert, *L'Education sentimentale* 439).

feignant l'ignorance et celui de produire un sens par l'antiphrase, c'est le second qui nous semble correspondre à l'univers flaubertien. Nous essaierons de le démontrer en analysant le personnage de Deslauriers, dont le rapport au temps est à l'opposé de celui de Frédéric, la comparaison des deux personnages ayant, à nos yeux, une visée morale. En effet, le pouvoir illimité du narrateur omniscient dans le roman flaubertien se rapproche, selon nous, de celui du moraliste au sens classique du terme, disposant lui aussi de cette arme absolue qu'est la lucidité, la connaissance des travers humains.

1.4.1. « *En même temps...* » ou l'indifférence

On se souvient de Dussardier qui, lors d'une discussion sur les femmes, plutôt que de suivre le jovial Hussonnet revendiquant le droit de « passer de la brune à la blonde » déclara, en rougissant, vouloir « aimer la même, toujours ! » (91)

Tout en préférant l'idéal de femme aux longs cheveux noirs, avec de grands yeux noirs, correspondant à Mme Arnoux, Frédéric fera pourtant le contraire du loyal Dussardier : il sera lié à quatre femmes – Mme Arnoux, Louise Roque, Rosanette et Mme Dambreuse – « en même temps » ou, alternativement, en refusant, jusqu'au lendemain de la vente aux enchères des biens des Arnoux, l'idée d'une « détermination » comme une faiblesse ou un avilissement (279). Par un emploi récurrent des pronoms indéfinis « le même » et « l'autre », Flaubert met constamment son personnage face à cette simultanéité nihilisante en accentuant ainsi, de façon grotesque, son inconsistance psychique, son incapacité à choisir, son immoralisme. En un mot : sa perversité. Il reçoit, par exemple, « le même jour » (111), l'invitation chez les Arnoux et chez les Dambreuse. Rappelons que le banquier Dambreuse apparaît dans le roman comme la possibilité offerte à Frédéric de faire carrière et de s'enrichir, mais, dans sa perversité, Frédéric négligera cette perche pour engloutir sa fortune dans les dettes d'Arnoux, sous prétexte de se conserver sa femme. Frédéric ne distingue pas les deux maisons, ne perçoit pas le véritable « intérêt », au bon sens du terme, qu'il a à fréquenter telle ou telle maison. Ces « actes », ne sont pas vraiment des actes ; ses choix pas vraiment des choix. Tout comme pour décider s'il doit aller chez Mme Arnoux ou préparer les examens à rattraper, il se remet à la fatalité en jetant trois fois dans l'air, des pièces de monnaie (96), pensant aller chez les Dambreuse, il se dit à brûle-pourpoint : « si j'allais chez les autres ? » (144) Entraîné par Arnoux chez Rosanette, sa maîtresse, que celui n'a aucune difficulté à partager avec lui, il hante « à la

fois » (173) les deux domiciles – celui de Rosa et celui de Mme Arnoux, à l'affût d'une occasion « moins lointaine » à saisir, et en relevant au passage les similitudes gênantes entre les deux maisons, puisqu'Arnoux offre et reprend les mêmes cadeaux, successivement, à sa femme et à sa maîtresse. Un jour, Frédéric remarque ainsi dans l'anti-chambre de Rosanette un coffret d'argent ciselé. « C'était celui de Mme Arnoux ! Alors, il éprouva un attendrissement, et en même temps comme le scandale d'une profanation » (284).

Capable de ressentir, à juste titre, le sentiment de profanation, qui compte parmi les sentiments moraux de premier ordre, Frédéric, à l'instar d'Arnoux, passe pourtant ses années parisiennes dans les passions infructueuses, à promettre, à jurer un amour « éternel » aux quatre femmes dans le sillage desquelles il évolue, et à le renier aussitôt, aux grés des circonstances, par son inévitable « Jamais de la vie ! » Bien que de mœurs et de statuts très différents, ces femmes sont parfaitement interchangeables dans son esprit ; il manipule leur image, leur identité et les confond toutes dans les moments les plus intimes. Un soir marchant avec Rosanette « il se rappela un crépuscule d'hiver, où, sur le même trottoir, Mme Arnoux marchait ainsi à son côté ; et ce souvenir l'absorba tellement, qu'il ne s'apercevait plus de Rosanette et n'y songeait plus » (181). Une autre fois, ce sera l'inverse : Rosanette ayant froid lorsqu'ils se promènent dans la rue, Frédéric l'emmène dans le logement qu'il avait préparé « pour l'autre » (307) (pour son rendez-vous manqué avec Mme Arnoux), en se réjouissant de cet « outrage » infligé à son grand amour. Mme Dambreuse subit le même sort. La victoire auprès d'elle fut, on s'en souvient, « facile » : « Alors, des soirs semblables, avec des silences pareils, revinrent dans son esprit, confusément. Où était-ce... Il se mit à genoux, prit sa main, et lui jura un amour éternel » (387). Et quand cette conquête tant rêvée lui aura déplu, pour se la préserver au moins comme « marchepied » de par sa position dans le monde, il n'en feindra pas moins de grandes ardeurs, mais pour les ressentir, il lui faudra « évoquer l'image de Rosanette ou de Mme Arnoux » (394).

Et, pendant ce temps-là, que Frédéric emploie à courir d'une femme à l'autre, Louise « attend » qu'il honore sa promesse de mariage. Le personnage de cette jeune fille pure sert de contraste flagrant notamment à la liaison de Frédéric avec Rosanette.

La répugnance que Frédéric ressent à l'idée de se « déterminer » par le mariage démontre la perversité morale du jeune homme qui « choisit » ainsi de se maintenir dans la nébuleuse avilissante de ces multiples relations, au lieu de se consacrer – par un acte fort, clair et responsable à

une vie au contraire saine et dégagée de toute ambiguïté. Et ce qui est le plus ironique, c'est que, méprisant l'idée de mariage, dans les faits, sans être marié, Frédéric vit « maritalement » avec Rosanette, a un enfant avec elle, contribue aux acquisitions pour son intérieur, rembourse ses dettes, tolère ses amants... Dans sa parfaite perversité, en dépit de sa position ridicule et déshonorante, il éprouve « la joie d'un nouveau marié qui possède enfin une maison à lui, une femme à lui [...] » (335). Incapable de lucidité, Frédéric va instinctivement vers la dépravation, et fuit, tout aussi instinctivement, la pureté. Pour preuve, sa « convoitise » bestiale de la demi-mondaine, la Vatnaz, une amie de Rosa, juste après s'être promis de ne plus céder à des passions malsaines. Alors que, peu de temps avant, dans une scène équivalente avec Louise, « devant cette vierge qui s'offrait, une peur l'avait saisi » (277).

Tout ce qui précède démontre, de façon caricaturale, – la multiplication des liaisons, le refus de détermination, l'interchangeabilité, le manque de respect pour l'être humain dans ce qu'il a d'unique et d'incomparable – « l'atrophie sentimentale » du héros flaubertien. Le véritable amour s'inscrit dans la durée, distingue les êtres, leur garde fidélité à travers le temps, peut-être même pour toujours. Si les « amours » dans l'univers flaubertiens ne durent « qu'une minute » qui se résout en haine⁹, c'est parce qu'ils ne sont que des désirs. Des désirs bestiaux inaptes à « distinguer » le vrai du faux, le moral de l'immoral. S'ils ne différencient pas, c'est qu'ils ne savent pas aimer, qu'ils sont, au fond, intrinsèquement, indifférents.

1.4.2. « *Tempus fugit* » : de l'ironie flaubertienne

Si Flaubert n'est pas un moraliste au sens « classique » du terme, son univers n'en évolue pas moins dans la sphère des considérations morales. Mais tandis que l'approche des travers humains par les moralistes classiques est plus directe – ils nous donnent des « concentrés de sagesse » définitifs en quelques mots, tels le résultat final de leur analyse impitoyable du cœur humain – Flaubert en tant que moraliste-romancier a recours à la démonstration ironique du processus censé aboutir aux conclusions adéquates de nature morale. C'est donc un double objectif qui se dessine devant nous dans ce chapitre : analyser d'une part le biais ironique par

⁹ C'est ainsi qu'à la fin du roman Frédéric perçoit sa relation avec Rosanette (Flaubert, *L'Education sentimentale* 411).

lequel Flaubert nous fait connaître le personnage de Frédéric Moreau ; d'autre part démontrer l'omniprésence de la notion du temps dans cette approche ironique. On peut distinguer trois principaux procédés ironiques, liés les uns aux autres, auxquels Flaubert a recours tout au long du roman : la dissémination de signes à travers la présence d'un objet symbolique ; remarques en apparence anodines et en réalité chargées de sens moral ; et les contre-exemples de vie, censés jouer un rôle équivalent à celui d'antiphrase, parmi lesquels notamment celui de Deslauriers, l'ami de Frédéric.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Frédéric et Deslauriers sont conçus par Flaubert de façon diamétralement opposée : l'un – Deslauriers – enfant battu, en situation précaire, « se démène », dès son plus jeune âge pour s'en sortir ; l'autre – Frédéric – choyé par une mère protectrice, ne manquant jamais de rien, passe le plus clair de son temps à s'ennuyer et à dilapider sa fortune. Voici comment les deux amis remplissent leur temps à l'époque du collège : « Frédéric aimait à dormir tard le matin, à regarder les hirondelles, à lire des pièces de théâtre, et, regrettant les douceurs de la maison, il trouvait rude la vie de collègue. Elle semblait bonne au fils de l'huissier. Il travaillait si bien, qu'au bout de la seconde année, il passa dans la classe de troisième » (47). C'est là un exemple typique des divergences entre les deux personnages – un contre-exemple ironique – présentées comme de « simples » descriptions par un narrateur-moraliste qui sait parfaitement, dès le départ, où il veut en venir. Et là où il veut en venir c'est à illustrer l'importance capitale du temps dans la vie humaine. C'est ce que prouve un « signe » – un objet symbolique – que Flaubert fait intervenir dans le récit, sans insister dessus, toujours à l'époque du collège, où les deux amis, pleins de rêves et d'ambitions, aiment à parler interminablement de ce qu'ils feront plus tard : « Ils causaient de tout cela, pendant les récréations, dans la cour, en face de l'inscription morale peinte sous l'horloge ; [...] » (48).¹⁰ Or, sans que Flaubert l'explique, cette « inscription morale peinte sous l'horloge » ne peut être autre que « *Tempus fugit* », l'équivalent latin de « le temps fuit » – façon symbolique autrefois de signifier aux écoliers au seuil de leur vie d'hommes la nécessité absolue de saisir et de faire fructifier chaque instant de ce temps fuyant.

¹⁰ Flaubert affectionnait les épigraphes et des sentences exprimant une sagesse. On en trouve une autre un peu plus loin, et qui résonne tout aussi fort dans le contexte du mauvais emploi du temps par Frédéric : « La Pénurie est la mère de la Sagesse » (Flaubert, *L'Éducation sentimentale* 52).

L'entrée dans la vie adulte des deux amis, entrecoupée de brouilles et de réconciliations, est construite très exactement, tout au long du roman, sur le schéma des divergences nettes et signifiantes du temps du collègue. Désargenté (son père lui coupe les vivres), Deslauriers s'obstine à percer, sans jamais s'ennuyer, ni désespérer, en passant ses examens, en vivant de petits boulots, en s'adaptant aux circonstances et en saisissant toutes les occasions possibles d'agir, – y compris, ou plutôt, particulièrement celles qui s'offrent à Frédéric et que celui-ci, dans sa nonchalance et son éternel ennui – maladie de riches – laisse inexploitées. Et les échanges entre les deux amis sont ponctués de remarques de Deslauriers sur l'emploi du temps, à l'adresse de Frédéric. Précisons par ailleurs que c'est uniquement le point de vue de Deslauriers sur le temps qui nous intéresse ici. Car il est évident que dans son ensemble le personnage est pour le moins ambivalent et sa perfidie par rapport à Frédéric a de quoi rebuter mais l'un des aspects de l'ironie flaubertienne consiste précisément à disséminer la « sagesse » morale un peu partout, y compris dans les propos de personnages qui n'obtiennent pas l'adhésion totale du lecteur. Voyons quelques-unes de ces situations dans la vie des deux amis, en apparence anodines, dans lesquelles Flaubert émet pourtant – par la bouche de Deslauriers – un jugement d'ordre moral, par rapport à l'usage du temps fait par le héros principal de son roman. Ces situations concernent le rôle des femmes et de l'amour dans l'emploi du temps des jeunes hommes désireux de « faire leur trou ».

Ayant rejoint Frédéric à Paris pour faire son droit, avec son maigre héritage arraché à un père tyrannique, et décidé à le placer et à se caser lui-même « dès demain matin » (78), Deslauriers retrouve un Frédéric, lui, nullement impatient d'agir, si ce n'est pour s'adonner, « dès quatre heure » (79) aux préparatifs de sa toilette en vue de son premier dîner chez les Arnoux. « – Tu as bien le temps ! dit l'autre » (79). Le dîner n'ayant lieu que le soir, sont stigmatisés ainsi, par cette phrase minuscule aux allures rassurantes, l'émotivité excessive, l'incapacité totale à gérer le temps et les élancements irrationnels de Frédéric vers l'avenir dont nous avons parlé plus tôt dans ce travail. Mais on y subodore aussi comme une critique plus souterraine, un jugement du gaspillage du temps, utilisé à des fins frivoles quand il devrait l'être à des fins utiles. Optique qui se précise, rapidement, avec cette autre occurrence de propos relatifs au temps. En effet, Frédéric tombé en dépression à cause de son insuccès auprès de Mme Arnoux, Deslauriers le console en disant : « Un homme comme lui se laisser abattre, quelle sottise ! Passe encore dans la jeunesse, mais plus tard, c'est perdre son temps » (103). Enfin, le pragmatisme de Deslauriers se transformera

carrément en dureté le jour où il congédiera Clémence, sa maîtresse, venue à l'improviste lui apporter des gâteaux, pendant ses consultations. Aux objections de Frédéric, il confirmera son point de vue sur les femmes dans la vie des jeunes hommes qui cherchent à réussir dans la vie : « On s'en passe aisément, va ! [...]. Celles qui ne coûtent rien prennent notre temps ; c'est de l'argent sous une autre forme ; or, je ne suis pas riche ! » (208)

L'ambivalence de l'ironie flaubertienne : la dureté de Deslauriers envers la gentille Clémence, fille sincèrement amoureuse de lui, n'empêche pas pour autant que la vérité générale de son propos reste pertinente. D'une part, c'est bien connu, et la littérature du XIX^e siècle nous le montre assez : de tout temps, les histoires d'« amour » sans discernement sont ce qui compromet bien des carrières de jeunes hommes ambitieux. D'autre part : un proverbe immémorial ne dit-il pas « le temps, c'est de l'argent ? » Il est évident que ce raisonnement simple et rigoureux (« or ») s'adresse indirectement à Frédéric : je ne suis pas riche – comme toi – je ne peux donc pas me permettre de gaspiller la seule « richesse » que je possède : mon temps. Mais Frédéric ne sait pas lire les signes, celui-ci pas plus que les autres. Toujours est-il que jusqu'à la fin du roman, Deslauriers, – qui aura saisi toutes les occasions de s'illustrer en coupant systématiquement l'herbe sous les pieds de son ami, – sera, paradoxalement, cette instance « morale » chargée de faire comprendre à celui-ci l'importance du temps dans la vie humaine.

2. Conclusion

Y a-t-il un lien entre le titre du roman – *L'Éducation sentimentale* – et la notion du temps qui nous a occupés dans ce travail ? Ce titre, tout comme, d'ailleurs, le roman lui-même, n'a pas toujours été bien compris par la critique. Afin d'en déterminer le sens dans le contexte de nos considérations sur le temps, explicitons, en guise de conclusion, les deux mots qui le constituent. Etymologiquement, le mot « éducation » implique l'action d'« élever », d'« instruire » et de « faire sortir » (Baumgartner, Ménard, 269). Quant au substantif « sentiment » dont est dérivé l'adjectif « sentimental », il est synonyme d'émotion, d'états affectifs complexes. Les deux termes, parmi les plus courants dans la vie quotidienne, possèdent par ailleurs des acceptions plus spécifiques dans l'histoire des sciences humaines. En effet, le premier d'entre eux figure, par exemple, dans les écrits des pères de l'église, sous forme de « discipline » et de « pratique » pour désigner une méthode d'éducation consistant dans la modération des passions (Bunge 230). Le second – l'adjectif substantivé

« le sentimental » – quant à lui, fit, à une époque, une belle carrière dans le domaine de la caractérologie où il désigna et désigne toujours le type psychologique d'un individu, dit « secondaire », et dont les trois traits fondamentaux sont : l'inactivité, l'émotivité et le retentissement des émotions dans le temps (Le Senne 19).

Comment ne pas reconnaître le cas de Frédéric Moreau dans cette triade caractérologique ? Inactif, il l'est : nous le prouvent sa propension à la rêverie, ses états catatoniques, toutes les occasions manquées d'agir « ici et maintenant ». L'émotivité de notre héros a été illustrée par ses élancements caricaturaux vers l'avenir : celui-ci, par essence incertain et irréel, apparaît, au contraire, dans l'esprit de Frédéric, par la fulgurance d'une imagination impulsée par les passions, comme acquis d'avance. Le retentissement des émotions dans le temps enfin, c'est la préférence accordée par notre héros au souvenir, c'est-à-dire au passé, par rapport au présent : se promenant avec une Louise qui n'attend de lui qu'il lui propose le mariage, Frédéric se délecte de souvenirs de leur enfance ; ayant, à la fin du livre, en face de lui, l'objet de ces désirs de jeunesse – une Mme Arnoux venue pour s'offrir – il se réfugie dans la poésie des premiers instants de leur histoire. Tous ces symptômes du tempérament sentimental de Frédéric illustrent les distorsions dans la façon d'appréhender la question du temps qu'évoque Bachelard dans l'extrait de *L'intuition de l'instant* cité dans l'introduction à ce travail : ici et demain ; là-bas et aujourd'hui...

Au vu de la gravité des conséquences d'une telle perception pervertie du temps – une vie manquée ! – il aurait fallu effectuer bien des réajustements, éduquer la volonté du héros flaubertien, lui apprendre à désambiguïser ses sentiments, à « sortir » de la pure affectivité pour s'accomplir par les actes. Mais, à vrai dire, la volonté – au sens de force morale qui déplace les montagnes et brise les murs invisibles qui empêchent d'entrer dans le temps – cette volonté-là « s'éduque »-t-elle au sens strict du terme ? L'inconsistance psychique du héros de *L'Éducation sentimentale*, traitée de façon si caricaturale dans le roman, n'illustre-t-elle pas, au contraire, la croyance de Flaubert dans ce que jadis on appelait la fatalité des tempéraments et, ce qui, plus près de nous, prit le nom de caractérologie ? Le paradoxe flaubertien par excellence n'est-il pas de démontrer que l'entière liberté de s'accomplir laissée à Frédéric ne l'empêcha pas – selon les lois de la fatalité de son tempérament « sentimental » – de n'avoir rien fait de cette liberté et de ce temps illimité ? Au sujet de la spécificité du tempérament sentimental par rapport au temps, René Le Senne écrit : « Le primaire est dans le temps, ou plus précisément il y entre à chaque instant ; le secondaire est en deçà du temps,

ou plus précisément, il s'en retire à chaque instant » (Le Senne 317). Etre « en deçà » du temps, c'est être resté dans une sorte d'infantilisme, qui caractérise Frédéric, comme il caractérise, de manière encore plus caricaturale, Bouvard et Pécuchet.

Remplaçons le mot trop technique de « secondarité » par ceux de « timidité » dans une perspective purement psychologique, ou élargissons-le à la notion « d'acédie », elle, connotée davantage spirituellement – nous parlerons toujours de la même vérité mélancolique qui caractérise les héros flaubertiens : celle du refus de la finitude et de l'imperfection humaine à travers le refus du temps, qui constitue pourtant, paradoxalement, la seule possibilité laissée à l'être humain d'expérimenter, par ses actes, une forme de perfection, d'accomplissement personnel. Ne pas accepter la sénescence de son être temporel, c'est refuser de grandir, c'est refuser de mourir. Mais c'est surtout refuser de vivre. Comme Amaury, son frère caractérologique de *Volupté* de Sainte-Beuve, Frédéric a « côtoyé » l'existence au lieu de la « traverser » (Castex 145). L'existence, donc le temps. Aussi, au sujet de l'expérience du temps dans *L'Education sentimentale* de Flaubert, force nous est de conclure qu'à la lumière de tout qui vient d'être dit ici, il n'y en a point...

Bibliographie

- Agamben, Giorgio. *Enfance et histoire. Dépérissement de l'expérience et origine de l'histoire*. trad. Yves Hersant, Paris, éd. Payot, 1989.
- Amado Lévy-Valensi, Eliane. *Le temps dans la vie psychologique*. Paris, éd. Flammarion, 1965.
- Bachelard, Gaston. *L'intuition de l'instant*. Paris, éd. Stock, 1992.
- Baumgartner, Emmanuèle, Ménard, Philippe. *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*. Paris, éd. Librairie Générale Française, 1996.
- Borie, Jean. *Frédéric et les amis des hommes*. Paris, éd. Grasset, 1995.
- Bunge, Gabriel. *Evagre le Pontique. Traité pratique ou le Moine. Cent chapitres sur la vie spirituelle*. trad. P. Paternell, *Spiritualité Orientale*, n° 67, éd. Abbaye de Bellefontaine, 1996.
- Castex, Pierre-Georges. Flaubert, *L'Education sentimentale*. Paris, éd. CDU et SEDES, 1980.
- Chauchard, Paul. *La maîtrise de soi. Psychopathologie de la volonté*. Bruxelles, éd. Charles Dessart, 1967.
- Flaubert, Gustave. *L'Education sentimentale*, chronologie et préface par Jacques Suffel. Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1969.
- . *Smar* in : *Œuvres de jeunesse*, in : *Œuvres complètes*, I, Pléiade, éd. Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Paris, éd. Gallimard, 2001.
- Forthomme, Bernard. « La spiritualité acédieuse ». *La Vie spirituelle*, déc. 2003, 83e année, n°749, t. 157.
- Fromentin, Eugène. *Dominique*. Paris, éd. Librairie Générale Française, 2001.
- Gusdorf, Georges. *Mémoire et personne*. Paris, éd. PUF, 1950.
- Hureaux, Roland, *La gnose et les gnostiques, des origines à nos jours*. Paris, éd. Desclée de Brouwer, 2015.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Paris, éd. Aubier-Montaigne, 1976.
- Jarrety, Michel (dir.). *Lexique des termes littéraires*. Paris, éd. Librairie Générale Française, 2001.
- Lacroix, Jean. *Timidité et adolescence*. Paris, éd. Montaigne, 1936.
- Lavelle, Louis. *Du temps et de l'éternité*. Aubier, 1945.
- Le Senne, René. *Traité de caractérologie*. Paris, éd. PUF, 1989, coll. « Logos ».

Address for correspondence

Katarzyna Stachura
Department of European Languages and Cultures
National Chengchi University
No.64, Sec. 2, ZhiNan Rd.
Wenshan Dist.
11605 Taipei City
Taiwan

kasia@nccu.edu.tw

Submitted Date: December 5, 2020

Accepted Date: March 22, 2021